Portrait d'un inverti [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 9

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-569235

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La question du mariage vient d'être effleurée. Pourquoi la soi-disante „tradition de la bonne société" veut qu'en quittant sa vie de garçon on fasse foin de ses anciennes relations avec ses amis? On pense être très à la page en fermant une porte sur un passé qui a fait ses preuves pour en ouvrir une autre sur un avenir dont on ignore tout. Courage? non, lâcheté. Combien de fois, dans notre existence, l'amitié et les conseils d'un ancien camarade auraient pu nous être d'une aide précieuse?

Mais pourquoi donc les premières amitiés doivent-elles presque toutes subir le même sort? Parce qu'on ne s'applique pas à les cultiver à temps, l'insouciance étant peut-être un défaut un peu général des jeunes.

Ce sont pourtant ces anciennes amitiés qui laissent les plus profonds souvenirs et auxquelles on tient le plus. Mr.

PORTRAIT D'UN INVERTI

(suite)

Le lendemain lorsque nous nous levâmes, nous n'osions nous jeter un seul regard, la honte avait succédé momentanément à nos folles ardeurs; et l'air frais du matin nous avait complètement dégrisés. Toute la matinée nous ne nous adressâmes que quelques paroles, mais le soir, dès que nous fûmes couchés et seuls dans l'obscurité profonde, le désir me ressaisit de nouveau, je me levai en retenant mon souffle, et allai le trouver.

Il était éveillé et m'attendait, me dit-il.

Dans cette nuit toute contrainte cessa et presque toutes les nuits nous les passions dans le lit l'un de l'autre à nous embrasser et câliner.

„Quelles jolies joues tu as, me disait-il, elles sont plus douces que celles des femmes, et tes pieds, on dirait ceux d'un enfant." Ces discours me transportaient de joie; je ne désirais plus être femme, car je trouvais cette passion bien plus savoureuse et plaisante, supérieure à ce que peut offrir l'amour connu, qui d'ailleurs ne m'attirait nullement. Je m'affectionnai tellement à ce beau jeune homme que j'arrivai à l'aimer plus que tout au monde et je n'eus de pensées que pour lui. Je voulus le voir beau et bien mis; je lui fis faire un nouvel et élégant uniforme à mes frais et voulus le voir joli, parfumé et bien mis. L'argent ne me faisait pas défaut et je le dépensais, à pleines mains et sans regret, pour lui. D'abord il ne voulait rien accepter de moi, mais bientôt je le forçai à prendre ce que je donnais. Il ne demandait jamais rien, mais je connaissais ce dont il avait besoin et savais prévenir tous ses désirs. Je voulais qu'il mangeât avec nous, mais il ne voulut pas pour ne pas gêner mes compagnons et pour que quelque malin ne soupçonnât pas notre trop ardente amitié. Je me détachai le plus que je pus de mes compagnons, en trouvant force prétextes pour m'absenter et ne pas prendre part

à leurs amusements. Je m'isolais d'eux complètement tandis qu'ils allaient à la promenade ou au théâtre; je m'enfermais dans ma chambre meublée que j'avais louée en ville et où mon ami venait me rejoindre le dimanche et les jours de fête surtout. Là c'étaient des débauches de dîners fins et de jolis soupers en tête à tête; et presque tous finissaient de la même manière.

L'idée de mon ami me tenait sans cesse et ne me quittait jamais; je lui aurais tout sacrifié, et pourtant nous ne prenions plaisir l'un de l'autre que de la façon la plus innocente, c'est à dire la moins criminelle.

Il n'était pas habitué aux doux parfums, aux eaux parfumées où je me plongeais, et, tout en étant de la plus grande propreté, il ne se connaissait pas en raffinements de cette sorte, qui le charmaient néanmoins. Selon la mode je portais des chemises de nuit de soie à cordons, qui sentaient bon et étaient si douces à toucher. La forte nourriture et les bons vins dont je le nourrissais agissaient aussi puissamment sur cette nature qui ne se connaissait pas en vie raffinée et douce, mais qui en sentait toute la volupté.

Mon ami s'était si bien habitué à moi qu'il ne pouvait se passer de moi pas plus que moi de lui. Il n'avait jamais été aussi aimé et n'avait pas gouté tous les plaisirs que je lui offrais ensemble. Nous faisions même des excursions en cabriolet dans les environs de la ville; il conduisait à travers les champs illuminés par la lune, et nous goûtions un bonheur parfait.

Il voulait aussi me montrer son amitié pour moi et me prouver qu'il pensait autant à moi qu'à lui-même. Un jour, dans une de nos promenades de régiment, il sauta un énorme fossé pour me donner une grappe de raisin que je désirais; enfin jamais de vrais amants n'ont été si heureux et n'ont eu au coeur une passion plus grande que la nôtre. L'horrible et maudite ardeur qui me brûlait depuis ma première enfance, avait enfin trouvé sa voie et pris son essor et en entraînant avec elle un être bien innocent de ses fautes, et que seule une maudite passion avait mordu et empoisonné. Je me suis souvent reproché d'avoir rendu coupable de tels écarts et d'avoir démoralisé par mon exemple et par mon influence un jeune homme qui ne soupçonnait peut-être pas de telles abominables passions. Pourtant alors je ne pensais à rien, et ne trouvais dans ma conduite rien de répréhensible. Ce n'est que plus tard que le remords m'a saisi et que j'ai amèrement regretté ma faute et la sienne.

Le temps de notre année de service militaire touchait à sa fin et (chose qu'une année auparavant j'aurais cru impossible) je voyais approcher mon départ avec une véritable terreur. L'idée de devoir me séparer pour longtemps, sinon pour toujours, de mon ami, m'était insupportable, et souvent la nuit nous en pleurions ensemble. Il avait encore à faire plusieurs années de service et voyait avec douleur arriver le moment de rester seul et isolé, là où il avait eu un ami si passionnément attaché à lui. Je ne vous dirai pas tout ce que nous souffrions alors et les jours qui précédèrent notre départ. J'avais fort négligé mes camarades dans ces derniers temps et, quoi qu'ils ne se doutassent de rien, ils me voyaient avec dé-

plaisir préférer un jeune homme qu'ils ne considérèrent pas comme de notre rang.

Enfin, le jour terrible arriva; nos adieux se firent dans notre chambre où tant de belles heures s'étaient passées, et je retardais mon départ pour pouvoir jouir une dernière fois de mon cher et aimé ami. Je lui laissai tout ce que je possédais en argent et lui donnai plusieurs souvenirs, en lui recommandant de m'écrire le plus souvent possible. Il me le promit et je partis enfin.

Au retour à la maison paternelle, j'éprouvai un vide affreux, et les habitudes de famille me semblèrent insupportables. Tout le monde me fit le plus chaleureux accueil et je fus dorloté, de la façon la plus tendre. Mes nerfs étaient comme brisés et une insurmontable mélancolie me tenait invinciblement courbé. J'eus des crises et des fièvres nerveuses tellement fortes que l'on me conseilla de changer de climat pour quelque temps et de me rendre dans le Midi de l'Italie. Tout fut inutile, et ma seule consolation était dans les lettres que je recevais de temps en temps.

Pourtant à la fin du troisième mois, je revins complètement à la santé et commençais à m'occuper de nouveau de peinture et de littérature qui m'intéressaient beaucoup. L'image de mon ami s'effaça bientôt et perdit tout son charme et sa vivacité. Il m'écrivait encore quelques fois, mais je ne répondais qu'à de longs intervalles et des lettres de plus en plus froides. Il cessa bientôt de m'écrire, et je n'en fus pas trop fâché. Six mois après mon départ, son régiment ayant changé de garnison, il fut tué d'un coup de pistolet par un de ses compagnons ivres qui avait eu une querelle avec lui au sujet de leur service. Il mourut tout de suite sur la route bordée de sapins qui s'étend de la ville à la forteresse. Son meurtrier fut condamné aux galères à perpétuité. Je n'ai pas regretté sa mort que j'ai apprise par les journaux et dont les détails m'ont été donnés par un sous-officier que j'ai rencontré depuis. L'amitié trop ardente que j'avais eue pour lui s'était consumée elle-même et il n'en restait pas même les cendres. Je n'aurais eu aucun plaisir à le revoir et j'aurais eu honte pour lui et pour moi. La terre gardera ce secret et seules ces pages vous le feront connaître. Je n'ai dit que la pure et simple vérité, libre à vous de n'y pas croire; le dénouement vous paraîtra romanesque, il est pourtant bien réel.

Paris 1947 ... réhabilité

Il n'est pas dans nos habitudes de critiquer les articles qui nous parviennent surtout après les avoir fait paraître dans notre revue. Ceci est du domaine de nos lecteurs. Dans le cas particulier cependant, „Paris 1947" qui a paru dans le dernier numéro, n'a malheureusement pas eu toute notre attention avant d'être imprimé. Quelques lecteurs nous ayant rendus attentifs sur